

LE MONDE

Peter Eötvös : "J'ai voulu m'engager dans la grande forme d'expression théâtrale"

Publié le 03 novembre 2001 - Propos recueillis par Pierre Gervasoni

Précoce , Peter Eötvös (né en 1944 en Transylvanie) étudie le piano, le violon, la flûte et les percussions avant d'entrer, à quatorze ans, à l'Académie de musique de Budapest. A seize ans, il commence à écrire pour le théâtre et pour le cinéma. A vingt-deux, il intègre l'Ecole de musique de Cologne tout en jouant au sein de l'Ensemble Stockhausen. Il s'adonne peu après à la recherche électroacoustique au studio de la Radio de Cologne et commence une carrière de chef d'orchestre qui le conduit à assumer les fonctions de directeur artistique de l'Ensemble InterContemporain, de 1978 à 1991. Fil rouge des deux dernières éditions du festival Musica de Strasbourg, Peter Eötvös est à l'affiche du Châtelet avec son opéra *Trois sœurs*, sans doute l'ouvrage lyrique contemporain le plus abouti des années 1990.

"Depuis quand pensez-vous être considéré autant comme compositeur que comme chef d'orchestre ?

- Depuis la création de mon opéra *Trois sœurs*, car les critiques, en France et en Allemagne, ne se sont, pour la première fois, préoccupés que de mon travail de compositeur. Depuis, mes deux fonctions ont évolué presque de manière indépendante. J'ai de nombreux projets d'opéra, comme *Le Balcon*, de Genet, pour le Festival d'Aix-en-Provence l'été prochain, et *Angels in America*, de Tony Kushner, pour le Châtelet, en 2004. L'opéra est un domaine dans lequel je me sens bien, car il me permet de combiner toutes les connaissances que j'ai pu acquérir en électroacoustique et en direction d'orchestre.

- Entre votre départ de l'Ensemble InterContemporain, en 1991, et la création de *Trois sœurs*, en 1997 à Lyon, on a senti des signes d'évolution à votre égard

- Oui, mon premier grand succès est venu d'un portrait que m'a consacré la Radio de Stuttgart en février 1994. L'accueil réservé à *Psychokosmos* et *Triangel* m'a encouragé à continuer d'écrire pour orchestre jusqu'à *Atlantis*, où je me suis senti enfin moi-même. Parallèlement, j'ai poursuivi le projet de *Trois sœurs*, entrepris en 1986. Après avoir beaucoup revu la partie orchestrale, je suis arrivé à un résultat satisfaisant et je me suis engagé plus avant dans la grande forme d'expression théâtrale, y compris de manière détournée, comme avec le mélodrame *As I Crossed a Bridge of Dreams*.

- Dans vos pièces orchestrales aussi, il semble que la musique raconte quelque chose.

- Je raconte en permanence. Je le sais depuis *Trois sœurs* et je l'accepte. Depuis ma jeunesse, je cherche à créer une situation sonore. Au théâtre, il faut, ne serait-ce qu'avec deux notes, parvenir à créer une atmosphère signifiante.

- Depuis *Trois sœurs*, vous semblez un compositeur en état de grâce. Vos œuvres naissent-elles avec facilité ?

- Oui, heureusement. Avoir quitté Paris a produit une libération psychologique. J'écris la musique qui me plaît. Je me sens bien dans la vie que je mène comme compositeur, chef d'orchestre et pédagogue.

- Etes-vous indemne de toute influence ?

- Je répondrai avec l'exemple du *Balcon*. Je veux écrire une pièce dans laquelle le texte reste dominant, sans qu'il soit parlé. Pour moi, le point de départ du français chanté, c'est *Carmen*, *Pelléas et Mélisande*, et la chanson française que j'ai beaucoup écoutée dans les années 1950, qu'il s'agisse d'Yves Montand ou de Jacques Brel. Je prolonge cette connaissance avec Fréhel, que je découvre et qui me fascine. J'utilise ce style de diction pour le texte de Genet.

- De quelle nature sont les apports de Kodaly et de Miles Davis, mentionnés dans votre biographie ?

- Kodaly était le grand monsieur de la Hongrie quand j'étais enfant. Certains le voyait même en président de la République. Je l'ai rencontré lors de l'examen d'entrée au Conservatoire de Budapest. J'ai découvert Miles Davis à la radio, sur les ondes courtes, comme le jazz, qui était alors interdit en Hongrie. Eloigné de ce que je connaissais, me parvenant avec de nombreux parasites, le jazz me donnait l'impression d'une musique venue du cosmos.

- L'isolement ressenti alors a-t-il motivé la fondation, il y a dix ans, de l'Institut Eötvös ?

- Je me suis, en effet, souvenu de mes difficultés en début de carrière. Ni en Hongrie ni en Allemagne, on ne m'avait dit comment vivre ma vie de musicien. Lorsque j'ai été nommé à la tête de l'Ensemble InterContemporain, j'ignorais tout des responsabilités administratives d'un directeur artistique. J'ai donc imaginé un institut où je pourrais transmettre tout ce que je sais aux jeunes chefs comme aux jeunes compositeurs. Ils découvrent avec moi comment fonctionne un orchestre, qu'il s'agisse de la Philharmonie de Vienne ou du Concertgebouw d'Amsterdam.

- Votre institut témoigne de la vitalité hongroise, mais les caractéristiques nationales signifient-elles encore quelque chose en musique ?

- Je répondrais oui. Il existe un caractère hongrois que l'on note, en musique, dès l'époque de Haydn. Mais il se trouve une distinction, encore plus importante à mes yeux : en Allemagne et en France, j'ai observé que la musique fonctionne à partir d'objets sonores ; en revanche, en Hongrie (voyez Kurtág !), la musique est toujours une communication. Elle est affaire de gestes mais pas d'objets. C'est pourquoi quand on interprète, nous nous soucions plus du "comment" que du "quoi".

Trois sœurs. Solistes et Orchestre philharmonique de Radio France, Peter Eötvös et Kent Nagano (direction). Ushio Amagatsu (mise en scène). Théâtre du Châtelet, 1, place du Châtelet, Paris-1er. Les 6, 8, 10, 12 et 13 novembre, à 19 h 30. De 11,43 EURO (75 F) à 90,71 EURO (595 F). Tél. : 01-40-28-28-40. L'Avant-Scène Opéra, dans son numéro 204, publie le livret et un commentaire musical et littéraire sur l'œuvre (130 p., 18,29 EURO 120 F). L'enregistrement de la création, le 13 mars 1998 à Lyon, est paru chez Deutsche Grammophon (2 CD, 459 694-2.)